

PAGES

MANQUANTES

IIÈME CONGRÈS DE L'ASSOCIATION DES MÉDECINS
DE LANGUE FRANÇAISE DE L'AMÉRIQUE
DU NORD

CONGRÈS DE MONTRÉAL

L'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord avait convié, cette année, les membres de la profession médicale franco-américaine à un deuxième congrès, qui s'est tenu les 28, 29 et 30 juin dernier, dans la ville de Montréal.

Tout laissait prévoir, pour cette seconde réunion de notre Association un succès scientifique complet et une brillante manifestation au point de vue social et professionnel.

C'est dans cette grande Métropole du Canada, en effet, que l'on compte les groupes les plus denses de médecins canadiens-français et les établissements hospitaliers les plus considérables qui servent à l'enseignement de la médecine et permettent d'ouvrir ainsi une carrière favorable pour les travailleurs d'élite.

Ajoutons qu'à l'avant-garde de la profession médicale française de cette région se distingue une jeune école composée de médecins de haute formation et animés de l'esprit le plus progressif. Aussi rien de surprenant si le succès de ce congrès a répondu pleinement à l'attente générale.

Le Congrès de Québec avait obtenu un succès qui fut comme une sanction ajoutée à cette œuvre de ralliement des médecins de langue française et il servit à en établir les bases solides pour l'avenir : le Congrès de Montréal a couronné cette œuvre le plus dignement ; il l'a raffermie, et le succès qui l'a marqué

tout en fournissant la meilleure preuve de la vitalité de cette jeune Association lui permettra d'envisager l'avenir, avec confiance et de continuer sa marche en avant pour la conquête du progrès scientifique et le prestige de notre profession.

Ce congrès fait particulièrement honneur à ceux qui ont présidé à son organisation. Nos confrères de Montréal qui nous avaient déjà aidés de leur précieuse coopération, n'ont pas eu à se heurter aux tâtonnements inévitables d'une première entreprise où tout est à créer : aussi l'ordonnance générale de leur congrès était-elle parfaite, et tout le programme s'est déroulé sans entraves et en donnant la plus grande satisfaction à tous.

L'assistance était nombreuse puisque 320 médecins se sont inscrits et que 250 suivaient les délibérations des différentes sections. C'était déjà assez satisfaisant. Est-ce à dire cependant qu'avec un peu de zèle la profession n'eût pu être représentée par un plus grand nombre ? Chaque district pourrait avoir ici une part de reproches à se faire. Ce n'est pas sans une certaine inquiétude que nous avons constaté le petit nombre de représentants de nos confrères canadiens-français des États-Unis : l'oeuvre que nous avons eue en vue devait les intéresser, il nous a toujours semblé, au double point de vue scientifique et patriotique.

La séance de l'ouverture officielle du Congrès dans l'amphithéâtre des promotions de l'Université Laval a été particulièrement solennelle; l'auditoire était nombreux et choisi, et la présence des personnages les plus éminents dans la hiérarchie religieuse sociale et politique ne contribuait pas peu à en rehausser l'éclat : Son Excellence le gouverneur Jetté, Monseigneur Bruchésie, Archevêque de Montréal et grand Chancelier de l'Université Laval, et Mgr Archambault, vice-recteur, et l'honorable M. Archambault représentant le gouvernement de la Pro-

vince, et le très distingué professeur Pozzi, délégué de la Faculté de médecine de Paris.

Les discours prononcés dans cette séance solennelle, de même que ceux que nous avons entendus de la bouche des présidents, aux séances d'ouverture de chacune des sections, ont été pour la plupart des plus remarquables.

Le discours du très savant professeur Pozzi, entre autre, sera considéré comme un véritable régal littéraire par nos lecteurs ; il contenait des révélations du plus haut intérêt et qui seront un encouragement précieux pour tous les jeunes médecins qui auront l'ambition d'aller compléter leurs études médicales à Paris.

Il n'y aura qu'une voix, parmi tous ceux qui ont eu l'avantage d'assister à ce congrès, pour proclamer que M. le Président Foucher s'est acquitté de son rôle officiel avec une aisance et une dignité de manières qui pourraient soutenir facilement la comparaison avec ce que l'on observe dans les grands congrès en Europe. Toutes les allocutions qu'il a prononcées ont été des modèles de bon goût littéraire et de délicatesse de sentiments ; le discours par lequel il a inauguré la première séance générale du congrès, surtout, restera comme l'une des plus belles pages qui ait jamais été écrite sur l'histoire de la Médecine au Canada.

Le Secrétaire général, M. le Dr LeSage, mérite également les plus chaleureuses félicitations de tous les membres du congrès : son zèle intelligent, sa personne si sympathique et sa tactique si habile pour l'ordonnance de tous les détails ont été une part importante dans le succès de cette grande manifestation : il en a été la principale cheville ouvrière comme il a toujours prodigué ses services au plus grand nombre des organisations professionnelles que nous avons vu surgir depuis plusieurs années.

Mentionnons, en dernier lieu que les travaux ont été nom-

breux et se rattachant pour la plupart à des sujets d'actualité, plusieurs constituaient des mémoires très complets et longuement élaborés.

Somme toute, ce deuxième congrès marquera une étape des plus brillantes dans les annales de notre profession médicale franco-américaine ; et il ne manquera d'avoir un retentissement favorable sur le mouvement scientifique dans notre pays.

Faut-il, cependant, qu'à cet hommage sincère rendu au mérite, les circonstances nous forcent à ajouter une note restrictive : empressons-nous de dire que seul l'intérêt bien compris de l'œuvre à laquelle nous nous intéressons tous, nous l'inspire. C'est que, pour notre part, nous avons particulièrement à cœur de voir s'épanouir cette œuvre selon les traditions et avec le double caractère qui ont marqué son origine : celui d'une œuvre de progrès scientifique et d'affirmation nationale tout à la fois.

Nous ne pouvons taire qu'il a été pénible pour un grand nombre des médecins présents de constater l'abandon systématique des couleurs françaises et nationales, dans ce deuxième congrès de notre Association des médecins de langue française en Amérique.

Quels que soient les motifs élevés qui ont pu arrêter la décision de la majorité du Comité d'organisation, sur ce sujet, on admettra qu'il ne pouvait manquer de paraître étrange, à première vue dans un congrès de médecins canadiens-français, rassemblés surtout dans le but de s'instruire, il est vrai, mais désireux également de s'affirmer comme nationalité distincte et de conserver nos traditions françaises, que les couleurs françaises aient été systématiquement écartées, non seulement des décorations des salles des séances et du banquet à l'encontre d'une louable habitude, mais même du ruban qui accompagnait l'insigne que chaque membre devait porter à la boutonnière. Le distingué profes-

seur que la France nous avait délégué, comme marque de sa sympathie et de son plus haut encouragement, était loin évidemment de s'attendre à une telle lacune, puisqu'il avait écrit d'avance dans le discours qu'il devait prononcer, les paroles suivantes dont la signification n'échappera à aucun des lecteurs : "ce n'est pas un emblème sans valeur que ces drapeaux français placés ici à côté de votre drapeau national ; vous sentez comme moi qu'il est resté dans leurs plis un peu de la poussière glorieuse d'un passé qui est notre patrimoine commun et vous lui êtes demeurés attachés sans cesser d'être fidèle à vos devoirs envers la puissante Couronne dont le Canada est aujourd'hui l'un des plus précieux joyaux. " On ne pouvait mieux dire. . . . Et, cependant, les glorieux drapeaux, pour lesquels cette délicate allusion avait été préparée, étaient absents, et l'œil de l'illustre professeur, qui avait traversé les mers pour venir nous apporter ce témoignage précieux de confraternité et de sympathie, pour sa part, et de haut encouragement de la part de la vieille mère-patrie, n'a pu se reposer sur les couleurs tricolores, chères à tous les enfants de la France.

Nous n'insisterons pas : ce n'est pas, d'ailleurs, dans un vain esprit de recrimination que nous faisons ces remarques, mais bien par la conviction intime que nous avons qu'il s'agit ici de l'avenir même de notre Association.

Nous croyons en effet, d'après les sentiments que nous avons entendu exprimer par un grand nombre, qu'il ne sera pas prudent de renouveler l'expérience dans les futurs congrès de cette Association.

Nous ne saurions laisser passer cet incident sans rappeler ici ce qui ressort de l'ensemble des manifestations du premier congrès : c'est que cette association des médecins de langue française a été fondée pour être un foyer de concentration scientifique en même temps que d'idées françaises ; et on ajou-

taut, pour figurer son rôle, qu'elle devait tenir lieu, pour ainsi dire d'un drapeau, pour nous les divers groupes de médecins de notre langue disséminés sur la surface de ce continent.

Ne pourrions-nous pas dire également en poursuivant la même idée : de même que pour un drapeau, ce sont les couleurs qui symbolisent l'idée de patrie ou l'idée fondamentale qui fait converger toutes les volontés vers le même but et fait naître le sentiment de la solidarité entre tous, ainsi croyons-nous que les couleurs ne doivent pas être absentes dans les congrès de cette Association qui sert de ralliement aux médecins franco-américains ou, du moins, les couleurs que l'on arborera devront-elles toujours symboliser nos origines et les traditions nationales dont l'axiome " Je me souviens " nous a fait conserver le culte.

En agir autrement par crainte ou par respect de certaines susceptibilités, chez nos confrères d'une autre origine, nous paraîtrait une pusillanimité sinon une malheureuse abdication. On peut très bien, comme la voix autorisée du distingué professeur Pozzi nous l'a fait comprendre, " rester attachés à nos emblèmes français et nationaux, sans cesser d'être fidèles à nos devoirs envers la puissante Couronne dont le Canada est aujourd'hui l'un des plus précieux joyaux."



SÉANCE SOLENNELLE A L'UNIVERSITÉ LAVAL,
LE SOIR

DISCOURS PAR M. LE PROF. A. A. FOUCHER

Président du Congrès

L'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord a été fondée il y a deux ans et s'est réunie pour la première fois en Congrès, à Québec, le 24 juin 1902. Les promoteurs de cette œuvre eurent en vue de grouper les médecins parlant la langue française, afin de leur faciliter les moyens de s'instruire mutuellement par la discussion des graves questions qui se rapportent à la science médicale. Nous avons pensé alors que l'heure était arrivée de faire une revue périodique de nos forces, de constater la position que nous occupons dans le monde médical, de savoir enfin si oui ou non la profession médicale canadienne-française est aussi indifférente aux intérêts qui la concernent que semblait le faire croire une abstention presque systématique aux opérations des associations médicales de langue anglaise. Le Congrès de Québec a répondu à cette question par la voix de quatre cents membres, par l'inscription au programme de nombreuses et importantes communications.

Le congrès de Montréal est une nouvelle affirmation de la vitalité de notre association, il est la preuve évidente que l'esprit qui nous anime est le même que celui qui met en mouvement toutes les autres sociétés similaires quelle que soit la langue dont elles se servent pour discuter les graves problèmes qui intéressent la santé publique.

Les sociétés médicales et les congrès qui en sont le couronnement répondent à un besoin impérieux. Laisse à lui-même, le médecin quelque studieux qu'il puisse être, ne tarde pas à s'éloigner du progrès et tombe fatalement dans la routine.

Les méthodes nouvelles avec tout ce qu'elles apportent de promesses et de captivantes attractions apparaissent comme un épouvantail au médecin isolé qui n'a pas pour le guider et le rassurer l'expérience de ses confrères. La diffusion des travaux, une plus grande harmonie dans les rapports professionnels affermit la foi dans notre profession, dans ses nobles destinées. Une détermination plus grande au travail coopératif consolide la confraternité pour la réalisation effective de l'idéal de service à la race à laq elle nous sommes fiers d'appartenir.

Tel est messieurs, l'unique but de notre association. Les pouvoirs établis, les plus hauts représentants de l'intérêt public, intellectuel ou moral sont venus nous témoigner leur sympathie, leur présence ici ce soir nous apporte un encouragement précieux qui portera ses fruits. L'Université Laval à Québec a vu naître notre association, elle l'a choyée et acclamée à sa naissance, c'est elle qui a imprimé les premiers mouvements à son berceau; l'Université Laval à Montréal possède les mêmes trésors de sollicitude, elle nous les distribue avec la même générosité. Nous ne pouvions attendre moins de l'institution Mère et Soeur dont la raison d'être est précisément de sauvegarder et de faire valoir ce que nous avons conservés de plus précieux de l'héritage de la mère patrie. L'Université Laval à Québec a déjà consacré à cette fin patriotique 50 années de son existence, l'Université Laval à Montréal célèbre aujourd'hui le 25ième anniversaire d'une existence consacrée au même but. Qu'il me soit permis, en cette circonstance de refléter les vœux des membres de cette association en exprimant l'espoir de voir luire sur elle des jours de plus en plus prospères et glorieux.

A tous ceux qui s'intéressent à nos travaux, et ceux particulièrement qui en reconnaissent la valeur et l'opportunité, à tous ceux qui ont bien voulu nous honorer de leur présence ici ce soir, j'offre nos plus sincères remerciements.

En terminant, qu'il me soit permis d'offrir à notre sympathique et distingué vice-recteur les félicitations des membres du congrès à l'occasion de son élévation au trône épiscopal.

La part active qu'il a prise au développement de l'U. L. à Montreal, l'intérêt qu'il a manifesté en toute circonstance à la Faculté de Médecine en particulier, me font un devoir de lui offrir ici publiquement nos sincères remerciements. Il emporte avec lui les regrets que fait naître la perte d'un ami dévoué à une grande cause, mais ces regrets sont tempérés par l'espérance qu'en s'élevant dans la hiérarchie universitaire, il ne nous oubliera pas et sera même plus en mesure de nous être utile et de continuer efficacement la coopération active et fructueuse qui a marqué son passage à l'Université Laval à Montréal.

M. le Président fait ensuite la présentation de M. le professeur Pozzi dans les termes suivants :

L'Université de Paris, l'Académie de Médecine et de la Faculté de Médecine de Paris ont répondu à l'invitation que nous leur avons faite en déléguant officiellement M. Pozzi à ce congrès. Ai-je besoin de vous présenter autrement le distingué professeur de gynécologie de la première école de médecine du monde entier. Si je ne m'adressais qu'à des médecins il serait à peine nécessaire d'ajouter que le Prof. Pozzi est membre de l'Académie de Médecine, le plus haut tribunal de l'opinion médicale, membre de nombreuses Sociétés de Médecine en France et à l'étranger, président du Congrès de Chirurgie, propriétaire

rédacteur d'un journal de gynécologie, auteur d'un traité spécial qui occupe une place choisie dans toutes les bibliothèques de médecine. M. Pozzi, qui est un rude travailleur, a le privilège d'être en pays de connaissance, partout où il a daigné se présenter, sa renommée le précède, et ici, sur cette terre sympathique à la France, plus que partout ailleurs.

Le Prof. Pozzi est un classique, son opinion fait autorité, mais il est trop actif pour dormir sur les rayons des bibliothèques, il ne tient pas seulement la plume pour vulgariser la science, il tient aussi le couteau pour illustrer ses enseignements et il descend souvent de sa chaire magistrale pour se répandre au loin dans les Congrès, pour défendre par la parole la science française dont il est un des représentants les plus autorisés. Le grand mérite de M. Pozzi a été de créer une école gynécologique en France, il a employé à cette fin une énergie indomptable, une somme de travail qui heureusement a été couronné de succès. Ses élèves, répandus par tous les pays se chiffrent par milliers. Par milliers aussi se comptent les femmes, parmi les blessées de la vie qui doivent à Pozzi, par l'entremise des élèves qu'il a formés, les bienfaits de l'existence ou de la santé. J'avais donc raison de vous dire que le Prof. Pozzi n'avait guère besoin d'être présenté.

Depuis un siècle tout médecin canadien-français caresse parmi ses rêves favoris celui d'aller à Paris écouter la parole autorisée des maîtres de la science, depuis un siècle nous nous sommes dirigés, par petits détachements d'abord, puis de plus nombreux vers la Faculté de Paris pour lui demander un peu de la lumière scientifique dont elle éclaire le monde, aujourd'hui, la Faculté de Paris vient à nous, c'est cette grande institution qui a été illustrée par tant de noms chers à l'humanité tout entière qui va nous adresser la parole par l'organe de son représentant officiel.

LE RÔLE DU MÉDECIN MODERNE

Par Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur JETTÉ

L'Association des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord m'a fait le grand honneur de m'inviter à présider cette séance d'ouverture de son deuxième congrès. J'ai été heureux d'accepter cette invitation afin d'exprimer à votre société, plus encore par ma présence que par mes paroles, ma haute approbation de l'œuvre qu'elle poursuit et ma profonde admiration pour les hommes dévoués qui viennent, en si grand nombre, lui apporter la précieuse contribution de leurs études et de leurs recherches scientifiques.

J'ai lu, quelque part, que le rôle du médecin dans la société n'est pas seulement de soulager la souffrance, de guérir la maladie, mais aussi de conserver la santé. Ce rôle, il me semble que le médecin moderne, grâce à ses études plus étendues, à ses moyens d'action plus perfectionnés, s'en acquitte incontestablement mieux que ses prédécesseurs.

Le médecin n'est plus un observateur empirique, procédant sans méthode et privé de toute influence personnelle en dehors du milieu où il a étendu la sphère de ses recherches et, guidé par la méthode expérimentale, observant toujours les effets, il sait aussi remonter aux causes. Aussi est-il devenu une autorité pour tout ce qui concerne non seulement la santé individuelle, mais encore la santé publique.

(1) Discours d'ouverture prononcé au Congrès des Médecins de langue française, à Montréal, mardi le 28 juin, à 8.30 heures du soir, à l'Université Laval.

Le rôle du médecin s'est donc élargi ; et par suite, son travail, ses efforts, sa manière ont subi une transformation nécessaire. Il ne pouvait sans doute renoncer aux études solitaires, mais elles ne lui suffirent plus. Entraîné par le mouvement qui emporte tout autour de lui, mis en pleine lumière, sous l'œil vigilant du public—dans ce siècle où toutes les maisons sont de verre—non seulement il travaille dans les laboratoires, se dévoue dans les hôpitaux, expose sa science dans les chaires universitaires, dans les associations, dans les revues, mais il veut encore la répandre et la propager dans les congrès, afin d'en faire généreusement bénéficier tout le genre humain.

Les congrès de médecins sont donc devenus de plus en plus nombreux et avec raison, car on y a vu, à bon droit, un moyen efficace de propager la science, de provoquer des échanges d'idées et d'observations, de stimuler le travail et l'étude et, ce qui a bien aussi son importance, d'établir des relations professionnelles et sociales précieuses.

Les médecins canadiens-français qui s'efforcent d'être, sur ce continent, les dignes disciples de cette École française qui a toujours occupé une place si enviable dans l'histoire de la médecine, ne pouvaient rester stationnaires au milieu de ce mouvement général. Luttant de savoir et d'expérience avec leurs confrères d'autres origines, ils se devaient à eux-mêmes, et ils le devaient à leurs compatriotes, de démontrer par ce moyen aussi bienfaisant qu'efficace, qu'ils sont à la hauteur des progrès récents de la science et dignes de la confiance que leur accorde la population qui les entoure.

L'appel qu'ils ont fait à tous les médecins de langue française de l'Amérique du Nord a été entendu et c'est en grand nombre que sont venus de toutes les parties du Canada et des États-Unis, ces hommes d'étude et de dévouement, attirés par l'espérance d'ajouter encore au trésor de leur savoir.

La France aussi, la France qui comme nous se souvient, a voulu, en cette circonstance, nous donner une nouvelle preuve de l'intérêt qu'elle nous porte et elle a délégué à ce congrès un de ses savants les plus éminents, que sa réputation avait précédé sur ce continent longtemps avant que nous eussions l'espoir de le voir au milieu de nous.

Je suis heureux, Messieurs, en votre nom et au mien, de souhaiter à ces hôtes si distingués la plus chaleureuse et la plus cordiale bienvenue.

Il ne me reste plus, Messieurs, qu'à me servir de l'autorité dont vous m'avez revêtu, pour déclarer—en vertu d'une fiction parfaitement admise en pareil cas—que ce congrès dont les travaux sont commencés depuis le matin, est maintenant ouvert.

LE SOUFFLE DE LA SCIENCE (1)

Par le Professeur POZZI

Délégué officiel de la Faculté de Paris de l'Académie de Médecine de la Société de Chirurgie de Paris, au deuxième Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord, à Montréal,
les 28, 29 et 30 juin 1904.

L'Université de Paris m'a délégué pour représenter officiellement la Faculté de médecine auprès de l'association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord. L'Académie de médecine et la Société de Chirurgie m'ont aussi donné la mission de lui porter leurs félicitations.

J'ai accepté avec empressement cet honneur.

(1) Discours d'ouverture prononcé à l'Université Laval, le mardi, 28 juin, à 9 heures du soir.

Depuis mon enfance, je puis le dire, je me sentais attiré vers le pays légendaire des coureurs des bois dont les aventures merveilleuses, contées par l'Étinnore Cooper ou Gabriel Ferry, ont, depuis deux ou trois générations, fait battre le cœur de tous les petits Français. Plus tard, j'ai désiré ardemment voir la terre héroïque des Maisonneuve, des Champlain, des Montcalm, de tous ceux qui ont inscrit des pages inoubliables dans notre histoire coloniale,—ou plutôt dans notre histoire nationale,—car cette Nouvelle-France était vraiment alors un prolongement de l'Ancienne France.

On peut dire de la Patrie ce qu'un penseur a dit de l'humanité : elle est composée de plus de morts que de vivants. Ce n'est donc pas un emblème sans valeur que ces drapeaux français placés ici à côté de votre drapeau national ; vous sentez comme moi qu'il est resté dans leurs plis un peu de la poussière glorieuse d'un passé qui est notre patrimoine commun, et vous lui êtes demeurés attachés sans cesser pour cela d'être fidèles à vos devoirs envers la puissante Couronne dont le Canada est aujourd'hui l'un des plus précieux joyaux.

C'est donc une pensée vraiment fraternelle qui vous a poussés à convier la France à cette réunion de votre association médicale, et c'est dans un même sentiment que j'y suis venu prendre part, comme à une fête de famille. Elle l'est, certes, à un double titre, puisque je viens saluer ici des confrères et des Canadiens.

Il y a onze ans, au cours d'un premier voyage aux États-Unis, je me trouvais un jour arrêté dans une petite ville du Far-West, et j'adressé la parole à un homme du peuple pour lui demander un renseignement. Il reconnut vite en moi un étranger, et me demanda avec une courtoisie qui était pas sans quelque commisération : " Vous n'êtes pas de ce pays-ci ?— " Non, répondis-je, je suis Français. "—" Oh ! répliqua-t-il aussitôt, vous

êtes de Montréal ! ” Je me gardai bien de le détromper, le brave homme. Aussi bien, ne se trompait-il qu'à demi, et, en vérité, il me semble aujourd'hui que je suis un peu de Montréal !

Je ne viens pas seulement vous saluez, mes chers confrères, je viens aussi vous féliciter de l'œuvre éminemment utile que vous avez entreprise en vous unissant au nom de votre communauté de langue et d'origine en une grande association destinée à donner un corps à vos aspirations communes. Je sais quelle est la prospérité de cette association qui, fondée depuis deux ans à peine, a réuni un si grand nombre d'adhésions. Vous êtes déjà une importante cohorte ; bientôt, vous serez toute une armée—si tant est qu'on puisse donner ce nom à une réunion d'hommes dont les seules armes sont la pitié, la bienfaisance, l'amour de l'Humanité. De quelle force, grâce à cette heureuse union, n'allez-vous pas disposer, non seulement pour la défense légitime, par la solidarité et la mutualité de vos intérêts matériels, mais surtout pour assurer de plus en plus la dignité et l'élévation de notre noble profession dans l'Amérique du Nord ?

Je ne saurais oublier, à ce propos, de rendre témoignage à l'Université Laval, fidèle gardienne des traditions du “ vieux pays ”, dont la main amie s'est tendue vers vous, dès votre naissance, comme elle s'est tendue depuis cinquante ans vers tout ce qui concerne les intérêts intellectuels et moraux des populations canadiennes-françaises. Déjà, il y a deux ans, mon savant compatriote, M. Thamin, recteur de l'Université de Rennes, lui a payé un juste tribut d'éloges. Je désire m'y associer aujourd'hui. Il était juste que l'Université Laval, dont je vois sur cet estrade les éminents professeurs, occupât dans cette solennité une place exceptionnelle, puisque c'est à elle que presque tous vous êtes redevables de votre instruction et de votre titre de docteur.

Je me fais un devoir de le proclamer ici : cette instruction

est à la fois brillante et solide. Il m'a été donné de le constater à Paris, dans mon Hôpital Broca où j'ai le plaisir de recevoir souvent la visite de jeunes médecins canadiens désireux de compléter leur éducation en suivant mon service. J'ai même apprécié chez ces jeunes confrères des qualités spéciales, (passez-moi le mot) *ethniques*, qui m'ont vivement frappé. Avec la vivacité d'intelligence, la rapidité d'intuition et d'assimilation, la netteté, la clarté des races latines, je trouvais chez eux le sens pratique, l'allure méthodique, la tournure d'esprit réfléchie, provenant de l'atavisme vieux-normand ou du mélange anglo-saxon. Tel le métal de Corinthe, où l'or, l'argent, le cuivre et le bronze des vases et des statues de la ville incendiée s'étaient fondus en un alliage à la fois solide et précieux.

Il n'est pas douteux que les jeunes médecins canadiens n'aient un grand intérêt à venir se perfectionner en France, et en particulier à Paris, dans un centre intellectuel vers lequel les attirent naturellement leurs affinités. Ce séjour à Paris leur serait d'autant plus profitable que, récemment, un grand effort y a été accompli en faveur des "*post graduates*"; l'enseignement a été complété dans les cliniques de la Faculté et dans beaucoup de services de l'assistance publique par la création de *cours de perfectionnement* et de *cours de vacances* faits par les agrégés et les chefs de clinique ou par les jeunes médecins et chirurgiens des Hôpitaux. Ces cours, joints à l'enseignement magistral, forment un ensemble qui met, on peut l'affirmer, la Faculté de médecine de Paris tout à fait hors pair au point de vue des facilités qu'elle offre pour l'enseignement clinique d'abord, (qui est la base de l'enseignement médical, et aussi pour les travaux de laboratoire, qui sont désormais indispensables pour le diagnostic et la thérapeutique. En effet, le temps n'est plus où l'étudiant pouvait se contenter de passer quelques mois dans l'amphithéâtre de dissection et de médecine opératoire. Ce n'est plus avec

le scalpel e le couteau seulement qu'ii doit être familier, mais encore avec l'histologie, la microbiologie, la chimie biologique, la sérothérapie, etc. Il doit aussi, (s'il est chirurgien) avoir répété sur les animaux les opératifs délicates relatives aux viscères, en particulier celles qui s'adressent au tube digestif et à ses dépendances, qui ont si fort agrandi le domaine de la chirurgie contemporaine. Enfin certaines branches de l'art médical ont pris de nos jours un tel développement qu'elles doivent être étudiées à part, dans des services spéciaux pourvus d'une installation particulière : neurologie, dermatologie, gynécologie, pédiatrie, ophthalmologie, oto-rhinologie, etc.

Tous ces moyens de perfectionnement de l'instruction médicale, une grande Faculté comme celle de Paris peut les offrir plus complètement qu'une autre. Pourquoi vos jeunes docteurs n'y viendraient-ils pas en plus grand nombre ? Je suis chargé officiellement de les assurer de l'accueil particulièrement empressé qui les y attendrait. Qu'ils ne soient pas retenus par une idée exagérée du prix de l'existence à Paris ! Certes, le temps n'est plus où, (comme au début de mes études médicales) un jeune homme pouvait vivre honorablement au quartier latin pour 150 frs par mois, (30 dollars), soit 1800 frs (360 dollars) annuellement. Mais il peut largement suffire à ses besoins pour 250 frs par mois, c'est-à-dire pour 3000 frs (907 dollars par an. Ce chiffre pourrait encore être diminué par une institution qui, (je suis autorisé à vous le dire) trouverait un appui très sympathique auprès de notre ministère de l'Instruction publique. *Je veux parler de la création éventuelle d'une maison canadienne pour les étudiants à Paris.* Vos jeunes gens y trouveraient, en même temps qu'une réelle économie, une garantie morale contre les dangers de la grande ville, une sorte de vie de famille précieuse pour des étrangers. Puisse cette excellente institution être un jour fondée par l'initiative combinée de votre association

et de votre Université, et grâce à la coopération sympathique de Paris.

Cette création, je n'en doute pas, ferait époque dans les relations de nos deux pays. Le Canadiens apprendraient à mieux connaître la France, et les Français apprendraient à mieux connaître le Canada qui, pour quelques-uns d'entre eux, n'est qu'un souvenir historique ou une expression géographique, (quoique bien peu soient actuellement à votre endroit aussi ignorants que le roi Louis XV!) En apprenant ainsi à estimer et à aimer ce que j'appellerai l'*âme canadienne*, mes compatriotes admireraient comme moi que vous ayez pu résoudre le problème de demeurer unis de cœur à votre pays d'origine, la France, sans porter en rien atteinte à votre loyalisme envers la grande nation sous l'égide de laquelle vous prospérez depuis si longtemps.

Je suis heureux de saluer en la personne de M. le Gouverneur de la province de Québec l'éminent représentant du Souverain qui a voulu inaugurer son règne par un grand acte de concorde et de paix. C'est grâce à sa haute initiative que l'Angleterre et la France, dans un élan généreux, viennent de se tendre la main, de déchirer tous les vieux haillons de discordes internationales, et de donner à l'Univers l'exemple de ce que pourra dans l'avenir pour le bonheur des peuples la fraternité des nations civilisées.

Hélas, ils semblent encore bien éloignés ces temps nouveaux dont l'aurore naissante vient d'être troublée par le coup de tonnerre d'une guerre formidable! Mais, malgré les apparences contraires, rien ne saurait désormais arrêter dans sa marche le Progrès qui conduira les peuples à la Paix. Une évolution continue a, peu à peu, transformé l'idéal des masses profondes de la société, substituant à l'instinct guerrier des temps passés une aspiration invincible vers une ère de solidarité et de fraternité universelle.

Dans cette œuvre d'apaisement et de lumière, la science peut revendiquer avec orgueil la plus grande part. Chaque découverte du physicien, du chimiste ou du biologiste est une conquête qui avance l'établissement de cette grande Paix future, basée sur le respect des droits et des devoirs réciproques, plus profonde et plus durable que la *Pax romana* imposée jadis par la violence et perpétuée par la force.

Vous êtes, mes chers confrères, médecins et savants, les pionniers désignés de cette œuvre de l'avenir. Votre existence de dévouement, votre désintéressement traditionnel, votre pitié pour toutes les misères, votre zèle à prévenir et à combattre toutes les souffrances, vous ont toujours assuré une haute influence dans la société. Mais il semble, d'après la place que les médecins tiennent aujourd'hui dans l'estime publique, auprès des autorités ou tribunaux et jusque dans les conseils des gouvernements, que leur influence n'a jamais été aussi considérable. Jamais aussi on ne paraît avoir autant rendu justice aux bienfaits de la science médicale, et nous pouvons dire avec fierté que les noms de Pasteur et de Lister sont aussi glorieux dans le monde civilisé que ceux des plus fameux conquérants.

On ne l'ignore plus désormais : le progrès ne s'accomplit pas par des batailles, mais par les recherches et les découvertes du penseur et du savant.

Permettez-moi, à ce sujet, une courte digression empruntée à l'histoire du peuple d'Israël.

Le prophète Elie avait été poussé par l'Esprit de Dieu vers la montagne d'Horeb, au lieu même où le Seigneur avait apparu et parlé à Moïse. Elie s'était retiré dans une caverne, et une voix lui dit : "Sors, le Seigneur va passer !" Et voici, dit la Bible, que devant le Seigneur, pour le précéder, il y eut d'abord un vent violent et impétueux, capable de renverser les monta-

gues et de briser les rochers ; et le Seigneur n'était pas dans cette tempête.

Après, il se fit un tremblement de terre ; et le Seigneur n'était pas dans ce tremblement.

Ensuite, il s'alluma un grand feu ; et le Seigneur n'était point encore dans ce feu.

Enfin, voici que survient un souffle très-léger ; aussitôt Elie se couvrit le visage de son manteau, et étant sorti, il se prosterna à l'entrée de la caverne ; car le Seigneur avait passé dans ce souffle à peine entendu.

Il en est ainsi du souffle vivifiant et régénérateur, quoique parfois insensible de la Science. Il n'étonne pas, il n'éblouit pas, il ne bouleverse pas à la manière des guerres ou des révolutions. Mais nous l'avons senti passer sur nous, et nous savons qu'il transformera le monde !

DISCOURS PRONONCÉ A LA SÉANCE D'OUVERTURE
DU 2^{ème} CONGRÈS, DE L'ASSOCIATION DES MÉ-
DECINS DE LANGUE FRANÇAISE, TENU A
MONTREAL, LE 28 JUIN 1904

Par le Dr D. BROCHU,

Professeur de l'Université Laval de Québec, et premier Président
de l'Association.

M. le Président etc.

Je me sens doublement honoré d'être appelé à prendre la parole, dans cette magnifique assemblée, comme représentant de l'Université Laval de Québec, tout d'abord, et aussi, puisqu'on a bien voulu l'ajouter, comme premier président et l'un des fon-

dateurs de cette Association des médecins de la langue française de l'Amérique du Nord, qui nous réunit aujourd'hui, sous les plus brillants auspices.

C'est un devoir des plus agréables pour moi, d'avoir à offrir au distingué président et à tous les organisateurs de ce Congrès, un témoignage de haute appréciation et de cordial encouragement de la part de l'Université française qui se fera toujours un point d'orgueil d'avoir donné son hospitalité au premier Congrès de notre Association et, qui a été la plus heureuse d'applaudir à ses premiers succès.

Cette université se trouvait d'ailleurs, assez naturellement rapprochée du but que poursuit cette Association de médecins de langue française puisque, seule, elle peut revendiquer l'honneur d'avoir établi le premier foyer du haut enseignement français, dans toutes ses branches, sur cette terre d'Amérique.

Le devoir m'impose cependant de faire une restriction pour l'enseignement médical proprement dit : le mérite d'avoir inauguré cet enseignement français revenant à l'ancienne Ecole de Médecine et de Chirurgie de cette ville de Montréal, dont le très distingué médecin que nous avons le plaisir de compter au milieu de nous, ce soir, Sir William Hingston, représente l'une des plus nobles et des plus grandes figures.

L'Université Laval de Québec a été heureuse de pouvoir s'affilier cette Ecole composée d'hommes remarquables, et qui avaient déjà rendu des services signalés à l'enseignement médical dans cette province ; et, aujourd'hui, après vingt-cinq ans d'existence, dans ces conditions nouvelles, elle est fière de constater que, dans ce milieu, qui a l'avantage de posséder l'université anglaise la plus renommée du pays, l'université française, à laquelle elle a donné son nom, soutient la concurrence d'une manière digne et fait le plus grand honneur à l'Université-Mère et à tout le peuple canadien-français.

J'ajouterai, comme ex-président et l'un des fondateurs de cette Association, que je suis le plus réjoui de voir réunis dans un même sentiment et dans une même ambition de travailler au progrès de la science, un nombre aussi considérable de médecins, représentant les membres les plus zélés de notre profession et l'élite de nos travailleurs intellectuels.

Il me fait particulièrement plaisir de constater que ces congrès, véritables agapes scientifiques et confraternelles tout à la fois, sont devenus chers, désormais à tous les médecins d'origine française sur ce continent : c'est que, en dehors du profit scientifique qu'ils nous assurent, ils ont aussi cet avantage de servir à reserrer les liens de la confraternité, de nous donner l'occasion de faire d'agréables connaissances et de nouer de franches et solides amitiés que le temps changera d'autant moins qu'elles tiennent davantage à des liens intellectuels.

Non moins que notre très digne Président, me sentirais-je porté à apprécier l'honneur qui est fait à notre jeune Association par la présence de personnages éminents dans la hiérarchie religieuse, sociale et politique, comme aussi des représentants des universités sœurs de cette province, et de la grande Université de Paris, dans la personne d'un savant de haute réputation, que nous saluons ici avec une joie et une émotion bien senties.

Je me permettrai d'offrir au très distingué professeur Pozzi qui a bien voulu s'imposer le sacrifice de traverser les mers pour venir nous donner cette preuve de la plus généreuse et de la plus encourageante sympathie, un hommage de la plus cordiale bienvenue au nom de la Faculté de médecine de l'Université Laval de Québec, dont les professeurs s'inspirent largement de ses remarquables travaux

Le premier congrès des médecins de langue française de l'Amérique du Nord, tenu à Québec en 1902, a été marqué, de

L'aven de tous, par un succès qui avait dépassé les meilleures espérances.

Si l'on en juge par l'imposante démonstration dont nous sommes les témoins, ce soir, et par l'intérêt de ses premières séances, on peut affirmer sûrement que ce deuxième congrès de Montréal, aura un retentissement encore plus considérable, peut-être, et ses résultats ne seront pas moins appréciés. C'est du moins le vœu sincère que je me plais à exprimer au nom de l'Université que j'ai l'honneur de représenter, et en mon nom personnel, comme étant l'un de ceux qui resteront toujours le plus directement intéressé au succès d'une œuvre dont nous nous ferons toujours gloire d'avoir établi les premières assises.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer, devant cet auditoire, que le discours que nous avons entendu, ce matin, de la bouche de notre distingué président à l'ouverture de la première séance de ce Congrès, consituera sans contredit, la plus belle page d'histoire de la médecine française au Canada. qui ait jamais été écrite dans ce pays : à la beauté de la forme qui en relevait tous les détails, s'associaient, en effet, une remarquable justesse des points de vue et le sens le plus élevé de notre histoire politique et nationale.

Je ne saurais manquer de rappeler, également, dans une telle circonstance, que de toutes les démonstrations sympathiques dont l'Université Laval de Québec a été l'objet, dans les fêtes mémorables par lesquelles tout le peuple canadien-français a voulu marquer le cinquantenaire de sa fondation, aucune ne lui a été plus agréable ni plus flatteuse que la tenue, dans ses salles du premier Congrès de notre Association des médecins de langue française.

Ce Congrès nous avait fourni, d'un autre côté, une heureuse occasion de présenter un hommage de sympathie et de reconnaissance, digne des services rendus, à cette grande institution,

qui a contribué pour une si large part aux progrès et au développement de la médecine au Canada, et envers laquelle nous étions redevables pour la plupart, des bienfaits de la haute éducation.

Cet hommage de la profession médicale franco-américaine avait été d'autant plus sensible à cette université, que l'on désigne à juste titre, comme l'une des sentinelles les plus avancées de l'influence française en Amérique, qu'elle reconnaissait, dans les promoteurs et les membres présents de notre Congrès, ses anciens élèves, pour le plus grand nombre, et qu'elle appréciait, de plus, dans l'œuvre de notre Association comme de nos sociétés médicales, une œuvre de haute éducation qui lui apparaissait comme le corollaire du but qu'elle poursuit avec tant de dévouement et de sacrifices, depuis les cinquante ans de sa fondation.

Il existe, à la vérité, une étroite solidarité entre l'œuvre des universités et le rôle des sociétés d'études et de congrès scientifiques.

Je résumerai toutes mes pensées sur le sujet, en disant que là où finit le rôle des universités, vis-à-vis des élèves, auxquels elles ont accordé leurs diplômes, comme sanction des cours d'études suivis, là commence le rôle des sociétés d'études et des congrès scientifiques vis-à-vis des nouveaux praticiens.

Aux associations scientifiques appartient en réalité la tâche de suppléer à l'action des universités, en offrant, aux jeunes médecins qui viennent prendre leur rang dans l'arène professionnelle les conditions les plus propres à compléter leur éducation pratique et à leur permettre de suivre les progrès et l'évolution de la science médicale.

Les heureux candidats, qui ont obtenu le diplôme universitaire, après avoir subi les examens qu'on leur impose comme garantie de compétence, échappent, dès lors, inévitablement à

L'influence des institutions qui ont présidé à leur formation intellectuelle, et ils entrent dans des conditions de vie nouvelles où les écueils ne manquent pas qui les exposent à perdre les fruits de leur éducation première.

Un bon nombre d'entre eux, qui avaient contracté le goût de l'étude et l'amour de la science, au contact et sous la direction de leurs maîtres dévoués, continuent longtemps de pratiquer leur art professionnel avec une louable ambition et ne manquent pas de faire honneur à leur profession et à leur *Mama-Ma-ter*.

D'autres, au contraire, moins nombreux il est vrai, dépourvus de tout sentiment d'émulation, perdent peu à peu le goût de l'étude et de l'avancement, dans les devoirs d'une clientèle pénible et peu rémunératrice ; disséminés, pour le plus grand nombre, dans des centres éloignés, et dégoûtés, parfois, par une lutte déloyale de la part de quelques-uns de leurs confrères, ou, plus souvent encore, par la concurrence rabaisante des nombreux adeptes du charlatanisme, véritable plaie de nos districts ruraux, ils se relâchent facilement dans leurs études et finissent par verser dans un funeste esprit d'individualisme, qui est aussi contraire à la dignité professionnelle qu'aux progrès de la science et à l'influence sociale du médecin.

Personne plus que les professeurs voués à l'enseignement universitaire, ne déplorent ces défaillances ; nuls plus qu'eux, d'autre côté, ne s'attachent avec enthousiasme aux espérances d'avenir que font naître en eux l'appréciation des talents solides et nombreux que l'on observe, parmi la jeunesse qui fréquente nos universités, et auxquels il ne manque souvent, qu'une culture suivie pour faire des hommes remarquables et les plus utiles à la société.

Il est une proposition, un peu paradoxale, à première vue, qu'on a cru pouvoir formuler en discutant la réforme des études

médicales, dans certains pays de l'Europe, et dont le sens serait par trop rempli d'amertume pour tout professeur de nos universités si, dans nos milieux, elle venait à être corroborée par des faits suffisamment nombreux :

“ L'examen, pour la grande moyenne des élèves, a-t-on pu dire, n'est autre chose que la permission d'oublier ; et le diplôme n'est souvent, en fait, que le privilège de redevenir ignorants.”

Je ne m'arrêterai pas à rechercher, ici, ce soir, dans quelle mesure, cette proposition, pourrait s'appliquer aux praticiens de notre pays.

Mais ce que je tiens à exprimer énergiquement, devant cet auditoire, c'est que nous avons en particulièrement à cœur qu'il n'en fût pas ainsi pour notre profession médicale canadienne-française.

Professeurs des universités, unis dans un même sentiment avec les médecins praticiens les plus dévoués aux intérêts de notre profession, tous nous avons compris que le devoir nous incombait d'établir les conditions propices pour maintenir l'éducation professionnelle à plus haut son niveau, parmi nous, et que, pour mieux assurer la vulgarisation des progrès de la science, il fallait aller au-devant du médecin praticien, en lui offrant des centres de ralliement où les tièdes et les désenchantés pourraient retrouver au contact de travailleurs plus ardents une louable émulation pour l'étude et sentir se raviver, au sein de la douce confraternité, le sentiment de la solidarité qui doit unir tous les membres d'une même profession.

Tel a été le but des sociétés médicales dont nous avons encouragé la fondation, non seulement dans les villes mais aussi dans les districts ruraux, durant ces dernières années.

Tel sera, sur un théâtre plus vaste, par l'action de ses congrès, le rôle de notre Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord, qui nous donne aujourd'hui l'un

des plus beaux exemples de ralliement dont notre profession ait été témoin.

Et c'est ainsi que l'œuvre de cette Association apparaîtra comme le corollaire ou le complément de l'œuvre de haute éducation de nos universités.

L'Université Laval de Québec, qui a vu naître de près, ce mouvement de concentration scientifique, qui s'est réjoui de voir ses professeurs au nombre de ceux qui en ont pris l'initiative et qui continuent de lui donner une coopération dévouée, ne pouvait rester indifférente à cette œuvre d'intérêt commun, dont nos congrès sont nos congrès sont à ses yeux la manifestation la plus fructueuse et la plus élevée. Aussi, a-t-elle tenu particulièrement à avoir, dans cette séance solennelle, un interprète pour exprimer combien elle apprécie le travail et les efforts de ceux qui se font les agents actifs d'un tel mouvement, d'où doit découler un nouvel essor pour le progrès dans la science médicale et un plus grand bienfait pour l'Humanité souffrante.

Si le temps, qui n'est accordé, me le permettait, je croirais opportun de faire ressortir, devant cet auditoire, un autre rapport qui découle également du rôle de notre Association des médecins de langue française, à laquelle nous ne cesserons de dévouer toutes nos énergies.

Le but de cette Association est avant tout scientifique, il est vrai, mais il est patriotique et national tout à la fois.

Sur le terrain des sections de ses congrès nous avons tenu à ce que rien ne vint restreindre les horizons ouverts aux intelligences dans le champ si vaste des sciences médicales : c'est dans la science *mondiale* et non pas seulement dans la science d'un même pays, que tous les travailleurs doivent aller puiser les enseignements dont ils désirent faire bénéficier la masse des praticiens.

Mais, en dehors de ce terrain, dans les fêtes sociales dont elle est l'objet, partout où elle est invitée à tenir ses assises, cette Association des médecins de langue française n'apparaît plus uniquement comme un corps scientifique, mais aussi comme un élément de force et une organisation importante dans l'unité nationale.

Elle nous semble devoir réaliser sur le terrain scientifique et professionnel une œuvre corollaire de celle que réalisent nos sociétés nationales sur le terrain social et politique et de celles que nos universités accomplissent dans le domaine intellectuel. Elle aura été, en réalité, comme la dernière pierre ajoutée à l'édifice de notre nationalité.

En effet, par l'invitation à tous les médecins de notre origine, disséminés sur la surface de ce vaste continent, de se rallier dans une association générale, où le même but ouvert aux intelligences, les mêmes traditions et surtout la communauté de langue fortifieraient encore les liens qui les unissent, nous avons voulu non seulement élargir le cadre de notre activité intellectuelle, donner un nouveau stimulant à l'esprit du progrès scientifique parmi nous, mais aussi favoriser l'expansion de l'idée française en Amérique et apporter notre part d'influence pour consolider l'unité de la race canadienne française, sur cette terre que nos ancêtres ont conquise à la civilisation.

Et voilà pourquoi nous en avons fait, en même temps qu'une association scientifique, une association de médecins parlant la même langue.

Or qu'est-ce que la langue ? si ce n'est, comme on l'a si bien défini, le droit d'un peuple à avoir une *âme* : c'est-à-dire à conserver entre tous les éléments d'une même nationalité "cette communauté héréditaire d'idées et de sentiments qui a sa source dans les traditions et l'histoire commune et qui puise sa force dans une même patrie d'origine." C'est là précisément ce qui

Établit entre les membres d'une même association comme d'une même nationalité ces liens plus étroits et plus intimes qui font que les cœurs et les âmes se touchent de plus près.

Voilà pourquoi aussi, dans les démonstrations solennelles dont cette Association des médecins de langue française sera l'objet, comme dans les banquets de la science auxquels elle conviera périodiquement ses membres, rien ne pourra jamais empêcher que nous ne sentions toujours le souffle de l'âme nationale française planant au-dessus de nous.

Et puisque cette belle langue française dont nous avons voulu faire un point de ralliement, pour tous les groupes de médecins franco-américains, est partout considérée comme un brevet de distinction, le devoir nous incombe d'apprendre à la mieux connaître et de la cultiver avec un soin de plus en plus jaloux,

Nos universités françaises de Montréal et de Québec, qui continuent sur cette terre d'Amérique la haute mission de la France en Europe, ont bien compris ce devoir puis qu'elles offrent désormais à toute la jeunesse instruite l'avantage d'être admis à suivre des cours didactiques de littérature française sous la direction de professeurs émérites, et que tous peuvent être à même aujourd'hui de profiter d'un haut enseignement littéraire, qui leur apprendra à mieux connaître l'esprit et le génie de cette belle langue dont nous aimons tant à conserver le culte.

On ne saurait donc trop encourager la jeunesse étudiante et même les médecins les plus avancés, à associer les études littéraires à leurs études scientifiques.

C'est surtout sur le terrain nouveau que nous avons ouvert à leur ambition—dans les sociétés médicales, dans nos congrès scientifiques, ou même simplement dans la collaboration aux journaux de médecine—que les médecins praticiens, ayant l'ambition de jouer un rôle, sentiront la lacune d'une éducation im-

parfaite sous ce rapport et qu'ils apprécieront mieux les avantages de cette douce culture de leur esprit-

C'est là, il me semble, un desideratum que tous les membres de cette Association de médecins de langue française devraient s'efforcer de réaliser. On ne saurait s'empêcher de reconnaître, en effet, que de cette culture littéraire, plus ou moins intensive, chez le plus grand nombre de nos travailleurs, dépendront pour une bonne part, le succès de nos congrès, l'avenir de notre jeune Association, et par suite, le prestige de notre profession médicale française en Amérique.

Telles sont, Monsieur le Président, les considérations que les circonstances m'inspiraient d'ajouter au témoignage de haute appréciation et aux vœux que j'avais à vous exprimer pour le succès de votre tâche délicate au nom de l'Université Laval de Québec : je les ajoute en mon nom personnel, comme l'un des fondateurs et le premier président de cette Association dont la vitalité s'affirme aujourd'hui si hautement dans l'inauguration solennelle de ce deuxième congrès de Montréal, et qui méritera d'en être considérée, j'en suis sûr, comme l'une des grandes assises.

LES PROGRÈS DE LA MÉDECINE MODERNE (1)

DEPUIS 1900

Par le Dr ARTHUR ROUSSEAU

Professeur à l'Université Laval de Québec,

Président de la section de Médecine.

Vous allez commencer des travaux qui exciteront dans le public médical un intérêt intense et ne devront même laisser

(1) Discours d'ouverture prononcé à la section de Médecine du deuxième Congrès des Médecins de langue française de l'A. du N. à Montréal, les 28, 29, 30 juin 1904.

indifférent aucun esprit curieux des œuvres scientifiques et humanitaires.

La ville de Montréal, attentive à tous les progrès, a bien voulu nous honorer par un accueil empressé ; d'autre part nous avons à nous féliciter, aussi, de tenir nos séances au sein de cette Université hospitalière dont la faculté de médecine, dans les temps variables de sa durée, a su s'adapter à tous les besoins et constituer un témoin particulièrement brillant des conquêtes médicales faites durant ces dernières années.

Pendant que l'audacieuse chirurgie étend de jour en jour son domaine, la médecine, aussi active qu'elle, travaille dans l'ombre qui enveloppe les phénomènes intimes de la vie et se rend maîtresse des forces mystérieuses qui les gouvernent.

Telle est même l'importance de ses acquisitions récentes qu'il est déjà permis d'espérer que ce vingtième siècle fera glorieusement suite à celui qui a illustré le génie de Pasteur.

Les patientes recherches poursuivies depuis longtemps sur la pathologie du rein venaient à peine de recevoir l'appui des procédés cryoscopiques et des études expérimentales sur la perméabilité de cet organe, que M. Widal déterminait une anomalie importante de son fonctionnement dans les inflammations : il éclairait du même coup le mécanisme d'œdèmes attribués trop vaguement avant lui à une altération du sang ou des vaisseaux-

La notion de la *chlorurémie* morbide et de son rôle surprenant dans certaines néphrites est de celles qui sollicitent la curiosité des chercheurs. Elle inspirera assurément des travaux qui aideront à pénétrer les lois de l'osmose et fourniront à la thérapeutique des indications précieuses pour le traitement du mal de Bright et de l'hydropisie.

L'ancienne médecine avait quelque peu négligé le rein pour porter une attention exclusive aux troubles des fonctions biliai-

res. Peu de questions avaient soulevé autant de controverses que celle des intoxications biliaires chroniques.

Il convenait cependant d'en reprendre l'étude au moyen d'une technique perfectionnée, afin d'établir scientifiquement la réalité des cas légers de résorption biliaire et d'en déterminer la symptomatologie propre.

Grâce à M. Gilbert, à qui revient le grand honneur d'avoir créé le type de la cholémie simple familiale, nous aurons désormais des connaissances assez précises sur la fréquence, sur les caractères et la signification des pigments biliaires et de leurs dérivés dans le sang et dans les urines.

Des esprits pénétrants ont, dans un passé lointain, prédit le rôle que l'on devait attribuer aux ferments dans les actes de la nutrition. Des découvertes successives ont justifié ces prévisions, si bien qu'aujourd'hui le problème des fermentations —largement posé d'opres les méthodes fournies par la bactériologie— donne véritablement une orientation nouvelle à la médecine.

A côté des zymases qui produisent les réactions morbides, on distingue de plus en plus nettement celles qui provoquent les réactions normales. Des cellules de l'organisme dérivent des principes analogues à ceux qu'élaborent les bactéries et dont on a trouvé plusieurs variétés dans différentes humeurs. On les a étudiés notamment dans le sang, où de multiples transformations nutritives leurs sont dues, et dans le lait dont les propriétés vivantes—soupçonnées depuis longtemps—établissent d'une façon absolue la supériorité du produit naturel sur les produits stérilisés.

Si vaste pourtant que soit l'étude des ferments cellulaires, elle n'a guère été féconde jusqu'à présent en résultats pratiques, et nous devons attendre de l'avenir la réalisation des espérances qu'elle a données

En revanche, que de services rendus en peu d'années à la clinique par la *cytologie* !! Elle a fait de la cellule libre, particulièrement du leucocyte subtil pour qui tous les tissus sont accessibles, l'agent révélateur des réactions les plus secrètes.

Dans le sang, dans le liquide céphalo-rachidien, dans la sérosité des épanchements, jusque dans celle du vésicatoire, il témoigne de la nature et du degré de violence des causes morbides de la force ou des défaillances de l'organisme.

Des formules hémoleucocytaires sont en effet établies qui caractérisent divers états pathologiques, en même temps que sont ingénieusement étudiées, dans les sérosités, des associations cellulaires, variables d'une façon à peu près régulière suivant la nature des processus morbides.

Et si déjà, par la cytologie, s'est accompli un des événements remarquables de l'histoire de la médecine, que tirerons-nous encore de ces ressources plus complètement exploitées ?

Que donneront aussi les *procédés radiologiques*, dont les applications se multiplient indéfiniment ? Après les rayons X les rayons N que projettent nos cellules mêmes et qui serviront peut-être à mesurer directement leur énergie ?

Je m'arrête en face de ces questions, Messieurs. Parmi les acquisitions scientifiques faites depuis le début de ce siècle, j'ai voulu signaler seulement celles qui m'ont semblé mieux indiquer les tendances actuelles de la médecine, et ajouter à la gloire de son présent l'assurance d'un plus brillant avenir.

Dans la voie qu'elle s'est tracée, certaine d'un avancement rapide par des méthodes de plus en plus parfaites et les fléaux qui menacent l'humanité, elle fera reculer la maladie et la mort près des limites établies par la nature.

Par vous aujourd'hui, messieurs, elle s'attaque à l'ennemie la plus meurtrière de l'homme, la tuberculose.

Poursuivez votre noble tâche avec une ardeur généreuse au milieu des difficultés dont la solution prochaine sera le salut d'un grand nombre.

BIOGRAPHIE

UN MAÎTRE EN CHIRURGIE

Le Professeur POZZI

De la Faculté de Médecine de Paris

Sua doctrina spectandus homo.

Le deuxième Congrès des Médecins de langue française de l'Amérique du Nord a eu l'insigne honneur de compter au nombre de ses membres actifs un des maîtres les plus autorisés en chirurgie, spécialement en gynécologie, dans la personne du professeur Pozzi, délégué officiel de l'Université, de la Faculté de Médecine, de l'Académie de Médecine et de la Société de Chirurgie de Paris.

Ceux qui ont eu la bonne fortune de l'approcher ou de l'entendre en garderont un souvenir inoubliable, car aux uns comme aux autres il a plu tant par son érudition et sa lucidité d'esprit que par la simplicité charmante de ses manières empreintes d'une courtoisie toute parisienne.

Né à Bergerac, France, le 30 octobre 1846, le prof. Pozzi aura 58 ans bientôt. C'est encore un jeune maître d'esprit et de corps. Les cheveux très bruns, la barbe grisonnante, les traits

(1) Nous empruntons à notre confrère *l'Union Médicale* cette notice biographique due à la plume alerte du distingué secrétaire du Congrès. C'est un hommage très délicat de reconnaissance à l'illustre professeur de Paris, auquel le *Bulletin* est heureux de s'associer.

réguliers, élégant et distingué il inspire, dès l'abord, la plus vive sympathie. C'est au surplus, un travailleur acharné, et un savant de premier ordre.

Reçu externe des hôpitaux de Paris à 20 ans, il enlevait brillamment l'internat en 1868 et il commençait déjà à donner d'inséressantes communications à la Société anatomique.

En 1871, il était nommé aide d'anatomie à la Faculté de médecine, et la même année il était lauréat des hôpitaux ; l'année suivante il obtenait la médaille d'or.

En 1873, il était reçu docteur avec une thèse *Sur les fistules de l'espace pélvé-rectal supérieur* qui lui valait la médaille de bronze ; en 1875, il passait son agrégation avec une thèse *Sur la valeur de l'hystérotomie dans le traitement des corps fibreux de l'utérus*.

Elève de Broca, il avait particulièrement étudié avec ce grand maître l'anthropologie, et il était déjà connu et réputé pour ses travaux d'anatomie comparée et de dissection quand il fut nommé en 1877 chirurgien du Bureau central.

Nommé chirurgien des asiles publics d'aliénés de la Seine en 1878, il fut attaché à l'hôpital Lourcine en 1883—depuis Broca—et s'attacha particulièrement à l'étude de la gynécologie. Ses travaux sur la matière sont considérables ; ils sont consignés dans une foule de mémoires aux Sociétés savantes, et décrits dans les recueils spéciaux et les dictionnaires scientifiques ; ils sont aujourd'hui couronnés par un magistral *Traité de gynécologie clinique et opératoire* qui en est maintenant à sa quatrième édition (1). Cet ouvrage qui est un véritable monument a été couronné par l'Institut en 1890 et traduit en anglais, en allemand, en italien et en espagnol. L'Académie de médecine lui a décerné le prix Huguier en 1892.

Parmi ses travaux on peut citer d'importants articles du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, et en colla-

boration avec le Dr Benoit la traduction du remarquable livre de Darwin : *l'Expression des émotions chez l'homme et les animaux*.

Le Pr. Pozzi, animé du désir patriotique de doter son pays de l'influence scientifique qui semblait résumée à Berlin, a été un des premiers fondateurs du Congrès français de chirurgie dont il a été le secrétaire général depuis 1885 jusqu'à ces dernières années. Il en est aujourd'hui le président actif. On sait que cette institution a jeté un vif éclat sur la science française.

Il a aussi pris une part brillante à l'enseignement de la chirurgie. Avant même d'être agrégé il faisait un cours d'anatomie et de médecine opératoire à l'École pratique en 1871-74 ; puis il remplaçait pendant les vacances son maître Broca en 1875, 1876, 1877. Il a suppléé Richet à l'Hôtel-Dieu, Verneuil à la Pitié, et fait un cours auxiliaire de pathologie externe et un cours libre de gynécologie à la Faculté de Médecine.

Membre de plusieurs sociétés savantes françaises, président en 1888 de la Société d'anthropologie, il est attaché par l'honorariat à presque toutes les grandes Sociétés savantes, et jouit dans le monde entier d'une grande et légitime réputation.

Chevalier de la Légion d'honneur en 1886, il était chargé d'une mission scientifique en Allemagne ; puis en Autriche l'année suivante, et il recevait enfin la rosette d'officier de la Légion d'honneur à son retour d'une importante mission scientifique à l'Exposition de Chicago en 1894-

Cette même année il fonda la *Revue de gynécologie et de chirurgie abdominale* qu'il dirige avec un soin jaloux.

Depuis ce temps le professeur Pozzi a continué son ascension vers les sommets. Membre de l'Académie de Médecine en 1896, élu au sénat français par la Dordogne en 1898 comme

républicain progressiste, il fut nommé titulaire de la chaire de gynécologie à la Faculté de Médecine il y a environ deux ans. Cette chaire fut dotée par la ville de Paris et offerte au Dr Pozzi le véritable créateur de la gynécologie en France. Il y donne, à l'hôpital Broca, construit sur ses conseils et d'après les progrès les plus récents en hygiène, un enseignement très suivi tant par les médecins français que par les médecins étrangers.

Ajoutons que le professeur Pozzi est l'ami des artistes et admirateur passionné des beaux arts. Les murs de son hôpital Broca sont décorés de peintures signées de noms de maîtres. C'est non-seulement un hôpital moderne, au point de vue hygiénique, c'est aussi un hôpital "aimable" par l'art qui élève en même temps qu'il s'érige en consolateur des affligés.

Le 30 juin dernier, le prof. Pozzi était élu président d'honneur à perpétuité de l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord dont le deuxième Congrès, auquel il a pris une part active comme délégué officiel, a eu lieu à Montréal récemment.

Comme on le voit, à des qualités natives exceptionnelles le professeur Pozzi joint la ténacité, le travail et la constance dans l'effort.

C'est un noble exemple à suivre.

J.-A. LESAGE



SOCIÉTÉ MÉDICALE DE QUÉBEC

Séance du 28 avril 1904

TRAITEMENT DE L'APPENDICITE, BLESSURE ET ULCÉRATION DE LA FÉMORALE

Présents : Messieurs les docteurs Édwin Turcot, R. Paquin, A. Jobin, E. Dussault, L. J. A. Simard, P. A. Dronin, P. V. Faucher, A. Potvin, A. Clark, R. Fortier, R. Mayrand, Jos. De-Varemmes, P. Dobbin, A. Marois, Art. Simard, M. J. Ahern, L. Cateilher, E. Petitgrew, Z. Giasson, E. Laberge, F.-X. J. Dorion.

M. Ahern : Je crois bon de parler aujourd'hui de l'appendicite parce que certains médecins, méconnaissant cette maladie à son début, ont le tort d'administrer à leurs malades des purgatifs.

L'appendice, qui a une grosseur plus considérable chez les herbivores que chez les carnivores, est une partie atrophiée du caecum ; il commence à apparaître au troisième ou au sixième mois de la vie intra utérine pour n'acquérir sa forme définitive que vers quinze ans. Après cet âge l'appendice continue à s'atrophier et à soixante-cinq ans 70 0/0 sont oblitérés. A trente-cinq ans l'oblitération par atrophie existe dans vingt-cinq pour cent des cas.

Ceci expliquerait la rareté de la maladie dans l'enfance et la vieillesse et sa plus grande fréquence à l'âge moyen de la vie.

L'inflammation de l'organe contribue à amener son atrophie plus rapide.

L'appendice peut quelquefois s'enflammer et même se gangréner sans symptômes appréciables, lorsque la séreuse voisine ne s'enflamme pas ; ce n'est que dans ce dernier cas que d'ordinaire, les soins du chirurgien sont requis.

Je me rappelle le cas d'une femme atteinte de cholécystite sans autres symptômes qu'une fièvre très légère au début. Quatre ou cinq jours plus tard, il y eut douleur subite et violente température de 105.9. A l'opération, qui eut lieu dans les 36 heures, on trouva la vésicule biliaire enflammée et sur le point de se perforer. C'est un peu ce qui se passe dans les cas d'appendicite où il n'existe qu'un vague malaise ; tant que le péritoine n'est pas en cause.

Aux Etats-Unis on a d'abord été très interventionniste, et dans la statistique de Dyer, portant sur 416 cas, l'opération aurait donné de dix à quinze pour cent de morts. Mais la manière de voir s'est un peu modifiée, après les communications d'Oxynor qui par son traitement avait abaissé la mortalité à quatre pour cent.

Oxynor, se basant sur ce fait que l'appendice enflammé provoque facilement des adhérences, si on le laisse tranquille, prescrit le repos absolu : position couchée, diète complète, glace sur l'abdomen. Si le malade s'affaiblit trop, il le nourrit par injections rectales ; il est même rarement obligé de recourir aux injections de morphine parce que la douleur disparaît presque toujours par le repos. La crise passée, Oxynor conseille l'opération à froid qui ne donnerait qu'une mort pour 500 et même pour 1002 interventions.

Ce traitement a certainement produit de bons résultats et contribue à faire diminuer la mortalité de jour en jour. Dans toutes les prétendues indigestions il serait bon d'examiner la

fosse iliaque droite et de se conduire d'après ce qu'on y trouve : s'il y a vomissement, vider l'estomac avec un tube et le laisser tranquille.

Ici, à Québec, sur 113 opérations dont 99 faites à l'Hôtel-Dieu et 14 ailleurs, il y a eu treize morts. Beaucoup de ces opérés étaient dans une position très précaire lorsqu'on les a amenés à l'hôpital. Dans les cas opérés à froid, il n'y a pas eu de morts. Un tiers des cas supposés guéris sans opération ont eu des récurrences.

M. A. Simard : Je désirerais connaître l'opinion de M. le docteur Ahern.

M. Ahern : Il est difficile de se prononcer d'une manière catégorique ; on ne nous amène les malades qu'après leur avoir fait subir un traitement de plusieurs jours. Cela diminue certainement leurs chances de guérison et les résultats opératoires seraient meilleurs si l'intervention avait lieu dans les premiers jours.

M. Marois : Fowler prétend qu'on doit opérer aussitôt le diagnostic confirmé car les inconvénients sont plus graves ensuite. À l'Hôtel-Dieu la statistique est défavorable à cause des cas opérés in extremis ; il est rare qu'on ait la chance d'intervenir en temps opportun.

M. A. Simard : Je suis d'opinion que les malades ont tout à gagner par une opération précoce. Comme le dit M. le docteur Marois la statistique de l'Hôtel-Dieu est un peu chargée parce que les sujets sont amenés trop tard : un malade mort en janvier, nous a été envoyé au dix-neuvième jour, alors qu'il souffrait de phlébite, d'abcès abdominal et de pneumonie infectieuse ; malgré cela il a paru se remonter après l'opération et n'est mort que cinq jours plus tard. L'opération, faite dans le temps voulu, aurait sauvé ce malade comme elle en a sauvé tant d'autres.

Quant aux symptômes et surtout à la douleur, je crois

qu'elle peut exister sans que le péritoine soit pris, car un malade opéré seize heures après le début de la deuxième attaque, ne présentait aucune trace de péritonite quoique l'appendice fut turgescent, allongé et qu'il présentait tous les autres symptômes classiques.

M. Catellier : Oxynor donne-t-il une statistique basée sur ses propres observations ou sur celles des autres ?

M. Ahern : Il donne sa propre statistique.

M. Catellier : Comment expliquer, alors, le faible taux de la mortalité ? Il y aurait donc des cas graves qui peuvent guérir sans opération, et l'absence d'intervention chirurgicale ne voue pas nécessairement les malades à la mort comme semble le dire M. le docteur Simard.

M. Turcot : Ne rencontre-t-on pas souvent des gens qui n'ont eu qu'une attaque d'appendicite et qui ont contribué à jouir d'une parfaite santé après leur guérison ?

M. Ahern : Il est vrai, mais ces gens sont-ils certains de ne pas avoir d'autres attaques ?

M. A. Simard : Tous les cas rapportés par Oxynor et Jalagnay étaient-ils réellement des cas d'appendicite ? Des malades ont été opérés chez qui le chirurgien a été surpris de trouver un appendice sain. Il est difficile de juger la question avec des chiffres parce qu'on met dans une même classe des malades qui ne se ressemblent pas.

M. Catellier : M. le docteur Ahern a-t-il été convaincu par le statistique d'Oxynor ?

M. Ahern : On ne regrette jamais d'avoir opéré trop tôt, tandis qu'on se repent souvent d'être intervenu trop tard ; mais c'est une question sur laquelle les chirurgiens seront toujours divisés.

Il y a beaucoup de gens qu'on ne voit pas et qui guérissent ; je suis même convaincu qu'on peut, parfois, guérir d'une appen-

dicite gangréneuse sans opération, comme on peut quelquefois en mourir même après une opération.

Il est impossible de dire combien de perforés meurent ; dans un cas où il y a eu gangrène, le calcul est sorti par l'anus ; un autre cas que je me rappelle dans le moment, a également guéri. Bradlez, opérant après une cinquième attaque, a trouvé cinq poches purulentes différentes et contenant chacune un calcul.

La gravité des cas diffère suivant la position de l'appendice ; le danger est plus grand si l'organe est en bas. Il peut même y avoir des appendicites sans cavité close.

Sur les 416 cas Oxynor a pu faire des erreurs de diagnostic mais il n'a pas fait de tort à ses malades. Le traitement par le repos peut rendre de grands services aux malades éloignés des hôpitaux.

Une opération faite dans les premiers jours, ne présente pas plus de danger qu'une opération faite à froid. Il n'y a pas de doute que la mortalité faite à l'Hôtel-Dieu est augmentée parce que les malades y sont amenés trop tard.

M. A. Simard : Je me méfie des statistiques américaines. Jalagnay lui-même conseille l'opération si les symptômes ne s'amendent pas après deux jours de traitement médical. Autrement le danger devient bientôt pressant, et dans les cas de gangrène appendiculaire la mortalité est de 67 pour cent.

M. Marois : L'opération précoce élimine le danger d'attaques subséquentes.

M. Catellier : Oxynor est aussi partisan de l'opération. Mais à froid. Il est évident que la majorité des cas peuvent se terminer par adhérences et guérir sans opération hâtive. Plus tard les circonstances sont plus favorables et les microbes moins virulents.

M. Simard : Chez les opérés de l'Hôtel-Dieu nous avons constaté souvent de la péritonite généralisée.

M. Faucher : Chez les enfants la mortalité opératoire n'est-elle pas considérable ?

M. Marois : Les jeunes sujets présentaient toujours de la péritonite généralisée sans tendance aux adhérences, ce qui explique la gravité de la maladie chez eux.

M. Catellier : En somme les chirurgiens seraient moins interventionnistes qu'autrefois.

M. Turcot : Y a-t-il indication d'opérer un cas d'appendicite déjà traité et parfaitement guéri ? Il y a quinze ans, alors qu'on ne parlait guère de l'appendicite, j'ai soumis une de mes malades à un traitement absolument à rebours du traitement actuel ; elle a cependant guéri et est très bien depuis. Une autre personne est parfaitement bien depuis sept ans, après avoir été traitée pendant toute une année pour une attaque bien marquée. Ai-je mal fait de ne pas conseiller l'opération ?

M. A. Simard : Oui, car la plupart des malades arrivent à l'hôpital après plusieurs attaques.

M. Turcot : On ne peut conclure d'une première attaque qu'il en surviendra nécessairement une seconde. Il serait peut-être bon de n'opérer qu'après une deuxième attaque.

M. Catellier : Il y a quelques années on conseillait l'opération après la deuxième attaque.

M. Ahern : Je crois qu'on doit conseiller l'opération après la première attaque pour dégager sa responsabilité.

M. A. Simard : Je désire rapporter un cas, celui de Joseph Jolicœur, célibataire âgé de 27 ans, qui, en dépécant un mouton s'est fait, à la cuisse gauche, une profonde entaille d'où le sang s'échappait à flots. Le blessé une fois couché, l'hémorragie cessa pour reprendre à intervalles irréguliers. Lorsque le malade fut apporté à l'hôpital, la cuisse était gonflée par un vaste abcès dans lequel on pouvait entrer les deux mains, mais il n'y avait pas de fièvre et il n'y en eut pas dans la suite.

Après avoir vidé cet abcès nous ligaturâmes l'artère fémorale. Le malade allait très bien lorsque quelque temps après, une autre hémorrhagie se produisit. En allant à la recherche de l'artère nous avons constaté qu'elle était sphacélée et il fallut la ligaturer quelques pouces plus haut.

Je trouve dans ce cas, deux choses intéressantes à considérer l'intermittence de l'hémorrhagie, malgré l'importance du vaisseau atteint, et l'absence de fièvre au cours d'une infection assez violente pour provoquer l'ulcération des vaisseaux.

Je crois qu'on peut expliquer l'intermittence de l'hémorrhagie par la non concordance des plaies musculaire et cutanée, ce qui fait que, dans certains mouvements, l'une obturait l'autre.

Le Secrétaire,

DR. DORION.

— 00 —

LE SANMETTO DANS LA PROSTATITE, DANS LA SÉNILITÉ PRÉCOCE ET DANS TOUTES LES AFFECTIONS DES MUQUEUSES

Depuis la première apparition du SANMETTO dans le monde thérapeutique j'ai eu l'occasion de l'essayer et ma foi dans ce médicament n'a fait qu'accroître. Il est spécialement indiqué dans la prostatite et dans la sénilité précoce. D'après mes expériences, le SANMETTO exerce une influence favorable sur toutes les muqueuses.

St. Louis, Mo.

DR. MCG. WILSON.

Diplômé en 1857.

NOUVELLES

A la dernière séance générale du Congrès de Montréal, il fut décidé que le troisième congrès de l'Association des médecins de langue française de l'Amérique du Nord aurait lieu à Trois-Rivières, en 1906.

Cette ville est d'un intérêt tout à fait historique puisqu'elle est la deuxième en fondation dans cette colonie française en Amérique : elle est d'ailleurs la troisième en importance dans la province.

Si nos confrères des Etats-Unis eussent été représentés en plus grand nombre et s'ils en eussent fait l'invitation, il est assez probable que le siège de ce troisième congrès aurait été choisi dans l'une des villes de l'Est de la Nouvelle Angleterre où les canadiens français sont les plus nombreux et le plus solidement implantés.

L'élection des officiers dans cette assemblée a donné des résultats suivants : Président général, le Dr Normand, de Trois-Rivières ; vices-présidents les Drs Camirand de Sherbrooke, N. E. Dubé de Montréal, et Boucher de Brockton, Mass., secrétaire général, le Dr DeBlois, de Trois-Rivières ; secrétaires des districts, les Drs E. St-Jacques, de Montréal et Dorion de Québec ; trésorier, le Dr A. St-Pierre, des Trois-Rivières. Le Dr Paneton des Trois-Rivières a été nommé président d'honneur.

Le Bulletin offre avec plaisir ses plus chaleureuses félicitations aux nouveaux officiers de l'Association.

M. le Dr Normand occupe une position prépondérante dans son milieu, étant l'un des médecins les plus estimés dans la clientèle et à la tête d'un service important de chirurgie dans l'hôpital de cette ville des Trois-Rivières.

M. le Dr Normand jouit d'ailleurs d'un prestige incontesté parmi les membres de la profession médicale de cette province ; il représente depuis plusieurs années les médecins de son district,

qui l'ont toujours élu unanimement gouverneur du Bureau de Médecine de cette province. Sur ce terrain, il s'est toujours montré l'un des plus fervents adeptes du progrès dans les études et l'un des plus énergiques et des plus dévoués défenseurs des intérêts de notre profession médicale française.

Le Secrétaire général M. le Dr Deblois, est également l'un des membres de la profession les plus sympathiques et les plus amis du progrès.

Il a été l'un des promoteurs les plus zélés du mouvement d'organisation des sociétés médicales dont l'association générale des médecins franco-américains devait être le couronnement. C'est l'un des jeunes parmi les membres de la profession médicale des Trois-Rivières, qui a toujours donné un bel exemple du travail et de l'empressement à suivre les méthodes nouvelles et de progrès dans l'art de la Médecine.

Il est l'un de ceux qui ont fourni la plus généreuse contribution à l'œuvre des congrès de l'association des médecins de langue française et une collaboration active à nos journaux de médecine : Il est donc le plus avantageusement connu de toute la profession médicale franco-américaine.

M. le Dr Panneton, président d'honneur du 3ème congrès est un des médecins les plus universellement respectés. Sa santé qui s'est usée prématurément dans les soins d'une clientèle très nombreuse, l'empêche désormais de prendre une part très active dans le mouvement scientifique et les questions d'intérêts professionnels qui forment le but de nos sociétés d'études.

Nos amis des Trois-Rivières ne forment pas un groupe très nombreux ; mais ils sont intimement unis, et ils se trouvent rattachés à un district important ; ils sont reconnus par leur esprit de patriotisme et leur dévouement sincère pour tout ce qui regarde les intérêts canadiens français. Ils peuvent donc compter sur la sympathie générale ; et nul doute qu'ils recevront dans leur tâche difficile le concours le plus généreux des villes de Montréal et de Québec et de tous les autres districts qui sont liés par une étroite solidarité à l'œuvre de cette association des médecins de langue française.

LE GRAND-TRONC

Entre toutes les lignes de chemin de fer qui sollicitent le patronage du public voyageur, tant dans la province de Québec que dans celle d'Ontario, la ligne du Grand-Tronc mérite une mention spéciale à tous égards.

Cet immense réseau ayant Québec comme point de départ, sillonne d'abord les deux provinces, et ses ramifications s'étendent aux Etats-Unis, à l'est, jusqu'à Portland, à l'ouest jusqu'au terminus intérieur, Chicago. Dans une trajectoire de 3,500 milles, tracée aux trois quarts sur le territoire canadien, ce chemin de fer relie l'Atlantique au centre même du continent américain ; de plus, divers embranchements portent le chiffre de parcours à 4,500 milles.

Le Grand-Tronc a été la première voie ferrée construite dans le Bas-Canada et le pionnier de la colonisation dans les Cantons de l'Est ; aujourd'hui encore il se fait l'avant-coureur du progrès, en ouvrant des communications avec des régions qui, à défaut, demeureraient isolés des grands centres. La section de Portland favorise singulièrement la navigation d'hiver, puisque ce port de mer est l'un des terminus de nos paquebots transatlantiques canadiens ; dans la belle saison, cette branche du Grand-Tronc déverse sur tous les points du Canada des milliers de touristes américains ; c'est aussi la ligne directe pour atteindre les célèbres bains de mer du littoral du Maine. On peut donc dire que le Grand-Tronc a été un facteur puissant dans le développement du pays ;—à ce seul titre, la préférence du public devrait lui être acquise. Mais, considéré au point de vue des avantages personnels offerts au voyageur, cette ligne est au-dessus de tout éloge. Service rapide, sûreté, confort : ces trois mots résument son utilité pratique. L'administration a déboursé des sommes fabuleuses pour l'amélioration de la voie, pour la construction de ponts tubulaires, pour le percement de

tunnels, enfin pour tout ce qui peut faciliter le transport ; on a visé de plus à rendre la route attrayante au touriste. Le tracé du Grand-Tronc embrasse non-seulement les centres commerciaux, mais il traverse des paysages enchanteurs, il côtoie à dessus les curiosités naturelles du pays : citons la Niagara, les Mille Îles, la chute de la Chaudière, les Montagnes Blanches.

Quant au confort matériel, la maison Pullman de Chicago a doté cette ligne du meilleur produit de ses usines ; dans ces trains somptueux, on a introduit toutes les améliorations modernes : les chars doratoires donnent l'illusion du bien-être d'un hôtel de premier ordre, au char buffet, on sert les repas à la carte, une spacieuse plate-forme d'observation à l'arrière du convoi permet de jouir du site que l'on traverse.

La compagnie du Grand-Tronc a acquis une réputation fort enviable à l'égard de ses fonctionnaires et de ses employés, il n'est pas rare d'y rencontrer des chefs de gare, des mécaniciens, des télégraphistes qui sont depuis vingt ans et même vingt-cinq ans à l'emploi de la compagnie, leur longue expérience doit compter pour la sécurité générale. Quant au personnel, le service est de première classe, on y traite le public avec des égards, une politesse qu'on ne rencontre nulle part ailleurs en voyage. On a surtout remarqué la courtoisie des préposés aux billets ; on est toujours sûr d'obtenir tous les renseignements voulus en s'adressant au guichet de l'employé.

Enfin, un avantage à signaler sur cette route—avantage appréciable au touriste—c'est qu'un billet de premières autorise le voyageur à prolonger son séjour dans un endroit intéressant jusqu'à la limite de ses dix jours, sans arrangement préalable au départ, et cela, en s'entendant, au point d'arrêt, avec le préposé aux mains duquel le voyageur dépose son coupon, à titre de garantie mutuelle.

Le bureau de direction du Grand-Tronc s'attire constamment les éloges des étrangers, vu ses efforts pour accommoder toutes les classes, et cette route mérite certainement d'être patronnée par le public canadien.